

## Gluck au soleil noir de la mélancolie

► De retour après presque vingt ans sur la scène de l'Opéra de Paris, la douleur d'Alceste rayonne mais n'éblouit pas.

### ALCESTE

Opéra de Paris, Palais Garnier

Est-il plus douloureux de voir mourir l'être aimé ou de périr à sa place, le laissant seul ? Le trépas ou la perte ? Durant les trois actes d'*Alceste*, il n'est guère question d'autre chose. La tragédie lyrique de Christoph Willibald Gluck, créée, dans sa version française, en 1776 à l'Académie royale de musique, se concentre sur ce dilemme. Toute l'ardeur de l'œuvre réside dans l'expression toujours recommencée et toujours renouvelée des sentiments de héros inspirés de la tragédie grecque : Admète, roi de Thessalie, et surtout Alceste, son épouse. Une palette de passions ténébreuses et désespérées, hantées par la finitude, magnifiées par le sacrifice. Au terme de ce concours de renoncement et d'abnégation, un dénouement favorable pourra advenir in extremis, où l'on découvrira qu'il est précieux de compter Hercule au nombre de ses amis...

Impressionné par la dignité de ses personnages, Olivier Py a choisi un dispositif sans luxe ni surcharge. Sa mise en scène s'inscrit dans une perspective de panneaux noirs, tableaux vierges sur lesquels cinq dessinateurs virtuoses tracent à la craie blanche, pour les effacer ensuite, décors et symboles : la façade du Palais Garnier, une plage méditerranéenne, le soleil d'Apollon, la mort chevauchant son destrier et brandissant sa faux... Cette mutabilité des images répond à l'insécurité d'Alceste, déterminée à sauver son mari mais angoissée par l'enfer qui s'ouvre devant elle. Au sens littéral



Une scène d'*Alceste* devant l'un des décors dessinés à la craie.

du terme puisque, au troisième acte, Olivier Py, ayant fait monter l'orchestre sur la scène, transforme la fosse en antre de la mort. On regrette juste que cette belle et saisissante idée ne dépasse pas le premier choc visuel.

**Impressionné par la dignité de ses personnages, Olivier Py a choisi un dispositif sans luxe ni surcharge.**

L'orchestre soudain exposé est celui des Musiciens du Louvre Grenoble dirigé par Marc Minkowski, chef éclectique mais particulièrement à son aise dans cette musique altière, sérieuse et pourtant infiniment vibrante. La partition réserve des instants de pure splendeur, qu'il s'agisse des plaintes du chœur - personnage essentiel fort bien campé par les voix des Musiciens du Louvre -, des interventions du quatuor de coryphées à la mode antique, ou des monologues dépressifs

de la reine frappée par le destin. Sophie Koch s'investit avec noblesse, tendresse et vaillance dans ce rôle écrasant qui parfois la dépasse. Sa voix peine dans le grave et aborde les nuances « forte » avec une once de brutalité. L'Admète de Yann Beuron est un modèle de style et d'élégance. Quelle joie de retrouver ce chanteur raffiné au timbre clair mais assuré, à la déclamation exemplaire ! On aurait juste aimé que la mise en scène offrit plus d'envergure à son jeu et d'ampleur à son personnage. Les rôles « secondaires », du Grand Prêtre de Jean-François Lapointe à l'Hercule-magicien de Franck Ferrari, sont impeccables. Et comment ne pas s'émerveiller de la prestation lumineuse du jeune ténor (ancien de l'Atelier lyrique de l'Opéra) Stanislas de Barbeyrac ? Cette saison, à Paris comme en province, l'artiste est programmé dans Poulenc, Wagner ou Mozart : à noter impérativement dans l'agenda du mélomane !

EMMANUELLE GIULIANI

Jusqu'au 7 octobre. RENS. : 0.892.89.90.90. et [www.operadeparis.fr](http://www.operadeparis.fr)